

XYZ. La revue de la nouvelle

L'âge de raison

Esther Croft



Numéro 63, automne 2000

Apparences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Croft, E. (2000). L'âge de raison. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 12–15.

L'âge de raison

Esther Croft

Pour moi, une vraie famille, c'était exactement comme celle de mon oncle Henri et de ma tante Françoise. Le parrain et la marraine que j'aurais très certainement choisis moi-même si on ne l'avait déjà fait à ma place. Un couple que j'aurais peut-être même voulu adopter comme parents si je n'avais pas eu peur de mourir sur-le-champ et d'aller directement en enfer pour cause d'ingratitude envers mon propre père et ma propre mère.

J'aimais me retrouver chez eux plus que nulle part ailleurs. J'aimais leur vieille maison de pierre si différente des bungalows flambant neufs que tout le monde convoitait alors ; les meubles anciens qui ne parvenaient jamais à se donner l'allure de vrais mobiliers de magasins ; les gigantesques plantes à lianes qui grimpaient d'un étage à l'autre comme pour tenter de redonner aux poutres du plafond leur vraie nature ; la multitude de livres qui traînaient un peu partout et qu'on avait toujours le droit de feuilleter, même quand ils exhibaient des hommes et des femmes tout nus ; le joyeux désordre de chacune des pièces qui semblait constituer une vraie permission de vivre et de s'amuser. J'aimais les plats exotiques que ma tante cuisinait et qui laissaient sur ses vêtements une odeur trouble ; l'intérêt chaleureux que mon oncle portait aux questions de ses enfants ; le bruit humide des baisers qu'ils se donnaient à pleine bouche à n'importe quel moment et devant n'importe qui. Mais surtout, je les aimais, eux ; et, secrètement, j'espérais très fort pouvoir fonder un jour un couple qui leur ressemblerait.

Secrètement, oui. Parce qu'il ne m'était pas facile de parler de mes idoles devant mon père et ma mère. Devant ma mère, surtout. Et chaque fois que je prenais le risque de le faire, elle s'empressait de répliquer : « Méfie-toi, ma petite fille, l'herbe est toujours plus verte sur le terrain du voisin. » Je crois qu'elle disait cela parce qu'elle était jalouse. Elle si conformiste, si obsédée par le souci des apparences, elle enviait sûrement l'atmosphère de

plaisir et de liberté qui régnait chez sa sœur cadette. De plus, elle avait parfaitement raison : l'herbe était beaucoup plus verte chez mon oncle Henri et ma tante Françoise ; plus abondante aussi ; moins souvent interdite ; et assez résistante pour tolérer sans honte cent quarante-trois pissenlits.

Un jour, à quelques semaines de mon septième anniversaire, ma marraine avait pris la peine de me téléphoner personnellement ; elle voulait savoir comment j'aimerais célébrer ce passage important à « l'âge de raison ». C'était sa façon à elle de me confirmer, de déclarer haut et fort que désormais j'étais assez grande pour exprimer mes désirs et prendre mes décisions. Faisant fi des objections possibles de ma mère, j'ai répondu sans hésiter : « J'aimerais aller passer quelques jours chez vous. Toute seule. » Je n'avais encore jamais découché. Je n'avais jamais trouvé l'audace de m'éloigner de la maison pour plus de quelques heures. Je finissais toujours par me dire qu'ailleurs, la nuit devait être bien plus noire, la solitude plus intense et les cauchemars plus terrifiants. Peut-être qu'au fond, ce que je craignais le plus, c'était de perdre ma place en la quittant trop longtemps... Mais lorsqu'on atteint l'âge de raison, il faut bien trouver quelque part le courage de se mesurer à la vraie vie !

Jamais je n'avais vécu d'anniversaire plus merveilleux. J'avais du mal à croire que ma simple venue au monde pouvait encore revêtir autant d'importance sept ans plus tard. La maison de pierre ne m'avait jamais semblé aussi rayonnante avec toutes ces fleurs et ces guirlandes, ces serpentins et ces ballons, avec ce débordement d'odeurs, d'amour et de délices qui me rempliraient le cœur et la bouche pendant des jours. Une fête à vous donner envie de faire la paix avec l'univers entier et avec votre mère. La gaieté n'en finissait pas de s'enrouler autour des poutres, de pendre aux bras des plantes, de dégringoler l'escalier le long de la belle rampe en merisier ; ça suintait des casseroles, ça s'échappait du four, ça réveillait les musiques des trois dernières générations endormies au creux de la table d'harmonie du vieux piano, ça bondissait des boîtes enrubannées, ça fondait sur la langue avec le glaçage au sucre mou ; et, pour finir, ça venait se blottir à

l'endroit exact où le rêve n'avait même pas osé sortir de son secret.

Après le souper, après les jeux, après la farandole déployée dans toutes les pièces de la maison, il n'avait pas été facile de calmer les esprits et les corps. Mais mon oncle Henri avait tout prévu ; et pendant plus d'une heure, il nous avait présenté un vrai film avec un vrai projecteur 8 mm qu'il était le seul de la famille à posséder. Lui buvait du cognac, ma tante, son fameux thé-citron et nous, de la boisson gazeuse aux fraises. Les enfants, alignés sur un même banc, se tenaient par le cou ; les adultes, on ne pouvait pas voir par quoi ils se tenaient à cause de l'obscurité. Mais si par hasard, à ce moment précis, le petit garçon du film avait eu l'idée de sortir de son histoire pour venir nous saluer, il aurait tout de suite compris que le bonheur qu'il recherchait se trouvait de ce côté-ci de l'écran.

À l'heure tardive du coucher, je n'ai pas eu le temps d'avoir peur du noir ni de me sentir loin de chez moi avant de m'endormir. J'aurais bien voulu parler plus longtemps avec ma cousine, couchée dans le lit d'à côté, mais tout le plaisir de la journée pesait trop lourd sur nos paupières. J'ai à peine senti le dernier câlin de mon oncle Henri et de ma tante Françoise ; j'étais déjà dans les beaux rêves qu'ils venaient me souhaiter.

Au milieu de la nuit, alors que je ne savais plus très bien où je me trouvais, un premier cri, puis un second, et un troisième m'ont fait tressaillir. La voix ne m'était pas tout à fait étrangère, pourtant j'avais du mal à la reconnaître. D'autant plus qu'une autre voix, gonflée de haine et de colère, a vite bondi sur la première pour la forcer à se taire. J'ai d'abord cru que mon parrain et ma marraine regardaient un film pour adultes seulement et j'ai tenté de me rendormir. Mais un autre cri écorché par un autre éclat de voix m'a complètement arrachée au sommeil. J'ai voulu réveiller ma cousine : elle ne dormait pas.

— As-tu entendu ?

— Non, quoi ?

— Tu n'as pas entendu quelqu'un crier ?

— Non, tu as dû faire un cauchemar. Rendors-toi vite.

Mais elle s'est quand même levée, est allée fermer la porte de notre chambre, puis s'est recouchée en enfouissant sa tête sous l'édredon. Elle avait disparu : je ne pouvais plus l'atteindre.

La voix la plus forte s'est remise à hurler. Une sorte de grognement féroce, débordant d'injures, de menaces et de jurons. Ensuite, je suis certaine d'avoir entendu des sons de taloches sur une peau toute nue et de grands coups de pied contre le mur du passage. Je suis certaine aussi que cela ne pouvait pas se passer dans un film, ni dans un rêve ni dans ma tête : la porte de notre chambre tremblait réellement et mes dents claquaient pour de vrai. Et cette masse sans voix qui tout à coup s'est mise à dégringoler dans l'escalier, et la plainte étouffée qui a suivi, et les gros pas précipités sur chacune des marches, et le « touche-moi pas » final que j'ai cru saisir au vol, où cela se passait-il donc ? Ma cousine ne bronchait pas, la tête toujours enfouie dans le sable mou de son faux sommeil.



Le lendemain matin, en descendant l'escalier, j'ai vu qu'un grand morceau de la plante à lianes s'était décroché de la belle rampe en merisier. Ma tante Françoise m'attendait en bas, avec un verre de jus d'oranges fraîchement pressées ; elle me souriait d'un œil seulement ; l'autre était boursoufflé et noirci. Elle m'a demandé si j'avais bien dormi et si j'avais été dérangée par le son du film qu'elle avait regardé en fin de soirée avec l'oncle Henri. Je l'ai fixée dans l'œil qui pouvait encore sourire et je lui ai dit que je n'avais rien entendu. Elle m'a préparé un œuf au miroir avec des rôties. Elle avait l'air contente.

À la fin de la journée, juste avant que la noirceur ne commence à s'installer, j'ai téléphoné à ma mère. Je lui ai demandé si elle pouvait venir me chercher. Elle a dit OUI sans hésiter. Sur le chemin du retour, à quelques reprises, elle a cherché à croiser mon regard ; mais elle ne m'a posé aucune question. Elle avait compris, je crois, que je venais d'accéder pour de bon à l'âge de raison.